

Serge Renaudie

SUR L'URBAIN

Citoyen rime avec citadin et lie définitivement la citoyenneté à des modes particuliers d'organisation de l'espace dans lequel ou par lequel elle est définie. Ce sont ces modes qui nous concernent.

Voici déjà deux cents ans, l'industrialisation produisit un bouleversement dans les villes. Les villes explosèrent, ne pouvant plus contenir, dans des structures anciennes, une attraction que personne ne pouvait maîtriser.

Les villes s'étendent. Un nouveau mode d'organisation de l'espace occupe progressivement le territoire, révisant les oppositions entre ville et campagne, mettant peu à peu les régions agricoles définitivement au pas de la vie urbaine.

Malgré la particularité de chaque ville et de chaque nation, le processus est général, l'urbanisation se déploie mondialement, touchant tous les domaines, de la production à la culture.

Où en sommes-nous aujourd'hui ?

L'extension de l'urbain a produit des mégalo-poles, tant dans les pays riches (Californie, Japon) que dans les pays pauvres (Brésil, Mexique). Ces extensions sont la figuration d'un bouleversement de l'espace et de son utilisation.

Est-il une ville ou des villes ?

Est-il encore une utopie de la ville, après une histoire qui accumule les destructions, les déstabilisations, les éclatements, et dont la phase contemporaine semble réussir à faire de la ville une collection d'a-topies (Virilio)

⁽¹⁾ ?

Peut-on encore simplement penser la Ville, et en quels termes ?

(1) Cf. Paul Virilio, *l'Espace critique*, Christian Bourgois, 1984.

Mort de la ville ?

Cette terrible habitude que l'homme contracta de vouloir vivre auprès de l'homme provoque au fil du temps des agglomérations dont la ville, telle qu'elle demeure inscrite dans les mémoires occidentales, est une forme datée.

L'image d'une ville, à la fois (ou tour à tour) athénienne et médiévale, villageoise et nationale, sublimée et prenant naissance dans la république nationale ou communale, ne résiste pas à l'épreuve d'un réel qui raisonne en termes planétaires même au plan local.

Aujourd'hui c'est au territoire planétaire qu'il faut adapter la notion de "la ville".

Il n'est pas nécessaire de s'appesantir sur l'évidence de cet éclatement : banlieues, zones pavillonnaires, pour les villes des pays développés et bidonvilles, favelas, pour les pays pauvres.

C'est comme crise multidimensionnelle et multinationale, et incohérence dans le développement industriel des pays, que ce processus d'urbanisation doit être perçu.

Aujourd'hui quelque chose semble prêt à changer, à basculer encore dans la situation de ces agglomérats humains que sont ces villes éclatées, un quelque chose encore mal défini mais qui mettrait en jeu à la fois la notion de citadinité et celle de citoyenneté.

Le bouleversement des distances

Depuis l'invention du téléphone, les communications ont pris un développement qui bouleverse la notion d'espace et de temps.

L'informatisation et les satellites perturbent nos notions d'espace et de temps. Nous sommes à la fois ici, ailleurs, n'importe où, jamais vraiment là. Il y a une réduction des distances en même temps qu'une certaine perte de connaissance sur la réalité physique des distances, des dimensions.

En même temps que la planète se rétrécit, l'espace urbain se dilate.

La performance de l'informatique, qui permet de se déplacer sans bouger, offre peut-être paradoxalement aujourd'hui la possibilité de se reposer la question du lieu, du local et du stable ; l'immédiateté réduit l'importance de la rapidité et rétablit le lent. Mais de toute façon, il n'y aura pas de retour en arrière ni sur le lieu ni sur le temps.

L'urbain en étendant sa toile d'araignée sur le monde entier rend

toute partie du globe sensible à ce qui se passe dans toute autre partie. La rapidité des communications renforce et structure cet effet.

L'immédiateté des proximités devrait aider au développement des pays les plus pauvres et pourtant les villes du tiers monde, comme à Bhopal, ou les villes-usines comme Singapour, ou les bidon-capitales comme Mexico, constituées de bidonvilles agglutinés autour de centres industriels, sont dans des situations qui ne permettent pas de créer localement des tissus urbains et économiques cohérents. Ces agglomérations n'en sont que plus dépendantes du réseau mondial des marchandises, des communications et d'une nouvelle distribution planétaire du travail.

Et pourtant, si cette transnationalité se passe fort bien d'une structuration citadine, une catastrophe dans un bidonville d'Amérique latine inquiète tous les responsables occidentaux. Les villes du tiers monde sont devenues les proches banlieues des Bourses de Paris, de Londres, de Tokyo.

En rendant un territoire dépendant d'une situation planétaire, les possibilités d'échapper à une catastrophe se réduisent, les retombées de cette catastrophe s'étendent.

Les mégalo-pôles inquiètent les hauts responsables politiques, les gestionnaires et les hommes d'affaires parce qu'elles sont arrivées à créer un poids d'inertie trop important dans les communications entre pays. Si leur forme désespérante et désespérée relève évidemment de l'intérêt que peuvent en tirer quelques entreprises multinationales, elles sont aussi des obstacles à la consommation et leur extension représente des territoires encore vierges pour le développement d'un capital qui n'a pas qu'une logique. Une transformation positive pour les habitants de ces agglomérations n'est-elle pensable que dans l'évolution des découpages du marché mondial ?

L'extension urbaine nécessite maintenant un certain degré de réorganisation mondiale, une réorganisation des moyens.

Pauvreté urbaine

Aujourd'hui, la société planétaire, multinationale, est une société duale, produisant et produite par des sous-villes, des banlieues, des bidonvilles, où la pauvreté se caractérise par l'attente et l'inaction.

Il faut dès lors parler de mécanisme d'exclusion généralisée : exclusion des ressources et des richesses, de l'éducation et des décisions,

mais aussi exclusion de la ville.

Les ghettos des villes sont devenus planétaires, ce qui existait déjà au XIX^e siècle dans et autour des grandes villes européennes s'est simplement étendu au monde, faisant de telle ville d'Afrique ou d'Inde le ghetto urbain des villes d'Europe.

Comme il existe une ségrégation spatiale entre la ville historique et ses banlieues, il existe un tiers monde urbain, banlieue des capitales des pays les plus riches.

Il faut reconnaître, dans les bidonvilles des pays du tiers monde, un processus d'urbanisation identique à celui des banlieues pavillonnaires de nos villes européennes ou nord-américaines, une même structuration des espaces, des activités et des populations.

La ville est en crise et cette crise est devenue l'argument perpétuel pour justifier la pauvreté urbaine ; ces agglomérations urbaines, conglomerats sans formes, amorphes et entropiques, n'offrent aucun outil pour combattre cette crise.

La communauté combattait la famine, les extensions urbaines ne constituent plus de communautés, elles ne sont tout au mieux que des agrégats, des stockages de main-d'œuvre. Et chaque être humain de ces ensembles urbains s'apparente souvent à un paquet attendant dans un hangar de pouvoir servir et les relations communautaires se réduisent à celles qu'entretiennent autant de paquets entre eux. Heureusement l'homme est difficilement réductible à un paquet et la question du collectif réapparaît fatalement, nécessairement, un jour même dans la pire des entropies urbaines.

La ségrégation spatiale est antinomique à la citoyenneté.

La ville redevient la question à poser pour construire une communauté de biens et d'avenir. Cette question est dès lors absolument révolutionnaire.

Zoning

La manière dont sont distribués les espaces apparaît souvent due au hasard, à une sorte de fatalité alors que ces modes procèdent de systèmes d'organisation de l'espace et du territoire qui ont une logique structurelle fondée sur une séparation des éléments, tels que les activités d'une ville sur le terrain, tels que les fonctions qui gèrent les déplacements, circulations, informations. C'est ce qu'on appelle le *zoning*.

Il faut reconnaître dans la mondialisation de la ville une redistribution élargie des zonings de nos villes occidentales.

L'exclusion se structure par la partition, la séparation, la disjonction des activités qui existent dans une ville.

Des territoires immenses ne seront plus occupés que par de l'industrie, des bureaux, de l'habitat, du commerce. Ces modes d'occupation des sols correspondent à la fois à un certain fatalisme de l'aspect galopant de l'extension (grands ensembles, pavillonnaires, bidonvilles...) et à une mise en ordre procédant par définition d'éléments ségrégés et reflétant une volonté de fonctionnaliser et de rationaliser un développement complexe.

Comment repenser la ville par le collectif, par le communautaire ?

Repeindre les HLM en rose est dérisoire face à la question posée et ressouder les parties éparses de la vie urbaine n'est pas suffisant. Il faut inventer de nouvelles manières d'être en ville, de combiner les différentes activités entre elles, avec le site et l'environnement. Le III^e millénaire devrait inaugurer l'ère d'un éco-urbanisme.

La propriété du sol et sa spéculation freinent le développement des villes en favorisant telle ou telle partie suivant la richesse des investissements. L'aménagement des villes est toujours conçu comme l'aménagement d'intérêts à courts termes.

Cette répartition par la spéculation foncière n'aide ni la production, ni l'organisation des villes ou du territoire ; devant les avancées technologiques, elle apparaît comme un lourd anachronisme.

Il est dans l'intérêt de la production que les agglomérations urbaines qui se sont étendues sur toute la Terre soient radicalement réorganisées, restructurées.

La propriété et la spéculation des sols, la privatisation de la promotion immobilière, la non-intégration des activités dans la ville, la non-utilisation des potentialités des sites et le mépris pour l'environnement n'ont jamais produit qu'un gâchis généralisé.

Les moyens, les connaissances et les désirs existent pour transformer la ville. Le gâchis qui en est fait impressionne quand on se penche sur la question urbaine.

Comment penser le structurel d'une ville ?

Comment réussir à penser une nouvelle distribution des terrains à bâtir et des types de programmes à réaliser ?

Comment organiser les financements des différents programmes (logements, bureaux, usines, ateliers, commerces, écoles, culture, etc.) pour qu'ils ne restent pas cloîtrés dans leur territoire mais qu'ils se mélangent, se chevauchent ?

Comment proposer une organisation qui intégrerait le hasard et l'évolution dans le temps ? Comment s'assurer que l'évolution de la ville ne va pas retomber dans un système simpliste du zoning ?

Comment à la fois imposer que les diverses activités et leurs constructions se combinent pour créer autre chose et en même temps assurer un espace au hasard ?

Autant de questions qui sont déjà les voies principales d'une problématique urbaine positive.

La question de la ville n'est pas réductible

Les conditions dans les agglomérations urbaines sont, surtout dans les pays pauvres, terrifiantes, abêtissantes, aliénantes, mais ces constatations et leur énonciation sur le ton le plus tragique ne suffiront jamais à comprendre, à en saisir les raisons et à se donner les moyens de transformer les villes.

Les banlieues dans les villes occidentales sont de véritables ghettos. Malgré l'indispensable nécessité d'un toit, beaucoup d'habitants de la Terre n'en possèdent pas, la majorité occupe un espace qui ne lui convient pas et, en revanche, une minorité en tire profit.

La spéculation foncière rend inaccessibles les centres historiques des villes riches et rythme les expulsions et l'extension des agglomérations, alors que nombreux seraient "heureux-enfin" de posséder leur lopin de terre pour y édifier leur cabane-bambou.

Les conditions écologiques sont catastrophiques dans des villes comme Mexico, mais rien n'inversera le mouvement d'attraction.

On peut rêver au temps béni des espaces sauvages où le gaillard colon édifiait sa chaumière, ou au temps sacré des bâtisseurs de cathédrales, ou encore s'imaginer en abeilles, en castor autoconstructeur ou argumenter que les animaux ont eux le droit à un nid, mais malheureusement cela n'explique rien et cela n'apprend rien sur ce qui gère l'histoire.

Certes l'homme a besoin d'un toit, certes l'homme a droit à la qualité de son logement, mais ces paroles ne demeurent que des vœux pieux, inefficaces parce qu'elles n'apportent aucun moyen de changer la situation.

C'est scientifiquement qu'il faut poser la question de la ville et du développement urbain, il faut partir des connaissances que nous avons acquises pour comprendre les effets structurels de l'urbain et proposer des organisations audacieuses.

Il ne sert à rien de revendiquer "le droit à un toit pour tous" d'autant que, prises au mot, les réponses risquent d'être terrifiantes. Les grands ensembles d'après-guerre ont été construits sur ces bases-là, les bidonvilles pourraient aussi être une solution.

Le "toit" n'est pas la ville, et le logement ne peut plus être conçu de nos jours dans la seule optique de résoudre des besoins ou des nécessités familiales⁽²⁾. Les fonctions qui s'activent sous un toit le dépassent et proviennent le plus souvent d'ailleurs. C'est à "l'habiter" qu'il faut penser pour que du toit nous puissions retrouver la ville, la ville planétaire, la ville des citoyens.

Il faut imposer des modes de réalisation (de production ?) économiques et idéologiques (politiques ?) de l'urbain qui ne produisent plus les banlieues, les zones pavillonnaires, les bidonvilles, les centres-musées, mais qui permettent et provoquent des formes urbaines riches de potentialités.

Constater que la ville est un organisme complexe n'est plus suffisant, il faut renforcer cette complexité.

Il faut dépasser l'attrait du bistrot comme lieu culturel, le côté "où est mon moulin de la place Blanche, mon tabac et mon bistrot du coin" pour chercher à comprendre comment renforcer le fil ténu qui lie les habitants d'une ville ou d'un quartier et comment le relier à l'extérieur. Et cela ne passe pas seulement par un jeu de boules ou une salle de réunion. Cela passe par la complexité mise en place entre les espaces et les activités, cela passe par l'inhabituel sans cesse renouvelé, par des rencontres inopinées des différentes activités qui font une ville ; cela passe par un décloisonnement.

Il y a trop d'éloignement entre la pratique du privé (de l'intime) et les possibilités du public (du collectif). Il y a une cassure entre les deux domaines qui ne se retrouvent le plus souvent que frontalement :

(2) Cf. Virilio, *l'Espace critique*, Christian Bourgois, 1984.

l'appropriation par l'intime est réduite à la propriété privée ; l'appropriation par le collectif est limitée aux institutions.

Il faut enrichir les rapports qui vont d'un très intime à un très public. Il faut trouver les formes de la ville qui favorisent ces richesses, dépassent les catalogues rues/places pour intégrer aux communautés et aux pratiques plus classiques de la ville les nouvelles collectivités et les nouvelles intimités liées aux déplacements (voitures, trains, avions), aux migrations (nomadisme du travail), aux éloignements (téléphone, informatique, télévision).

Le monde a besoin de formes de villes qui se libèrent d'un enfermement sur soi, de formes informées, informées du monde et de ses mouvements. Est-il encore possible de faire du protectorat régionaliste quand les antipodes sont chez nous au millième de seconde ?

En matière de vie urbaine, tout reste encore à découvrir, les révolutions technologiques de l'information nous informent que tout reste encore à faire, que le monde tel qu'il est construit aujourd'hui est fait d'incohérences et de raideurs paralysantes. La découverte ne réside plus dans celle de territoires nouveaux aussitôt abandonnés puis mal exploités ; la découverte, c'est de chercher aujourd'hui à vivre complètement, de découvrir les multiples possibilités d'un vivre-ensemble.

Nouvelle localisation et nouvelle culture

La livraison dans l'immédiat de l'ailleurs, du partout, libère une possibilité de relocalisation qui ne peut plus être réduite au voisinage, à la langue maternelle, ou à la culture locale.

Il faut découvrir de nouvelles manières d'être-ensemble qui ne se localisent pas forcément dans un endroit particulier comme un village ou un quartier mais qui peuvent aussi être le propre d'un nomadisme : passer des Minguettes⁽³⁾ à toutes les banlieues des grandes villes prouve qu'une population se reconnaît dans des centralités non identifiées jusqu'alors comme telles.

De Dakar à Paris en passant par les banlieues, la localisation est souvent plus évidente pour ceux qui se reconnaissent dans une certaine *transnationalité* qu'entre tels ou tels centres villes historiques qui ten-

dent à s'uniformiser avec leurs boutiques toutes identiques comme des aéroports. Cette transnationalité semble plus fortement culturelle que la banalité des produits internationaux. Les luttes anti-raciales révèlent dernièrement plus de solidarité intercontinentale que n'importe quel village enfermé dans son protectorat archaïque ; à travers ces luttes se profile un internationalisme qui ne demande à personne de perdre la couleur de ses plumes.

La complexité urbaine, sa force et sa beauté, apparaît ainsi dans ces types d'événements où la diversité des éléments et des regroupements (des modes de vie) vient renforcer la constitution d'un ensemble non réductible à la simple somme prévisible et ordonnable des individualités. Nous assistons dans ces manifestations à la préfiguration d'une planète libérée des ségrégations spatiales.

La notion de lieu est renforcée de tant de dimensions satellisables que confiner la question urbaine à celle des bâtiments serait ridicule.

Puisque nous parlons avec les étoiles et que nous chevauchons le son, nous pouvons revenir à pied dans les villes et en réexaminer les morceaux déchiquetés.

Annoncée depuis cinquante ans, la ville devient enfin le cadre dominant qu'il est temps de cultiver ; l'information dépasse ce que les petits Jules Vernes espéraient et la ville s'est tant épanchue sur la campagne que celle-ci peut enfin revenir à la ville ; autant de merveilles dont l'avènement est en permanence reporté par une ségrégation spatiale produisant une ségrégation sociale.

Une civilité renforcée et un urbanisme poli ne serait qu'une manière d'adoucir cette ségrégation, la citoyenneté et la ville sont de toutes autres choses ; elles peuvent être violentes et mouvementées, imprévisibles et voraces. Elles appellent les projets audacieux.

Il n'y a pas de théorie de l'espace qui ne soit partie intégrante d'une théorie sociale générale, même implicite⁽⁴⁾ et la recherche d'une complexité urbaine et de son développement s'inscrit dans celle d'une citoyenneté.

Il est dès lors une manière de poser la question de la liaison entre question urbaine et lutte des classes : c'est la lutte permanente pour la complexité urbaine, conçue comme l'articulation spatiale des luttes

(3) Cf. *la Marche des Beurs*.

(4) Manuel Castells, *la Question urbaine*.

DU CONTRAT DE CITOYENNETÉ

menées contre la discrimination et pour la multiplicité des possibilités d'organisations sociales.